

Il était une splendeur

Il était une fois
en Anatolie ★★☆☆☆

De Nuri Bilge Ceylan avec Muhammet Uzuner, Yilmaz Erdogan, Taner Birsel.
2 h 37. Sortie mercredi.

Alexis Camplon

Une épreuve pour certains, une splendeur pour d'autres. Avec *Il était une fois en Anatolie*, sacré Grand Prix au dernier Festival de Cannes, le cinéaste turc Nuri Bilge Ceylan ne cherche pas à mettre fin aux paradoxes qui font sa réputation, bien au contraire.

D'une lenteur presque forcée, le premier tiers du film dépeint une enquête exaspérante. Soit une suite de longs plans-séquences, au cours de laquelle le spectateur comprend très progressivement qu'un médecin, un commissaire et un procureur cherchent le lieu d'un crime, le corps d'une victime. L'énigme ne sera délivrée que par touches infimes, avec un soin extrême pour



Un drame lauréat du Grand Prix à Cannes. Prod

chaque image : des paysages nocturnes éclairés par des phares de voitures, des steppes d'Anatolie battues par le vent d'hiver, une pomme qui roule dans une rivière...

Marquantes aussi, ces scènes qui sécrètent plus de mystères que d'exactitudes : cette cérémonie du thé qui rappelle autant une toile de Rembrandt qu'un conte de Tchekhov, ces silences et sanglots cadrés comme des rituels mystiques et,

tout au long du voyage, ces conversations existentielles sur le suicide, sur l'enterrement des anciens, sur la condition humaine... « *C'est vrai, le début du film prend son temps* » consent Nuri Bilge Ceylan. « *Imposer ce genre d'épreuve au spectateur, trop habitué à voir des choses faciles à digérer, n'est pas vain. Cela aide à enrichir la perception. Si vous voulez trouver quelque chose, il faut d'abord vous perdre...* » ●